

## PROPAGANDE SOCIALISTE ET MÉMOIRE MILITANTE

Mes recherches au cours des quelques dernières années ont été tournées vers l'histoire, l'analyse et l'interprétation de la propagande socialiste, particulièrement celle produite par la Deuxième Internationale (1889–1914)<sup>1</sup>. La propagande socialiste, c'est-à-dire ce langage de persuasion et de mobilisation qui, – opposé à la « doctrine », à la « science » dont le socialisme se dit propriétaire, – accompagne les « luttes » et les intègre à la grande matrice narrative de la Révolution sociale. Elle représente de loin la masse de l'imprimé produit dans le mouvement ouvrier en journaux, brochures, chansons, feuilles volantes... Vaste entreprise collective de production d'un récit argumenté, très tôt figé dans ses thèmes et jusque dans sa phraséologie. Système discursif aux fonctions pragmatiques complexes, – de légitimation, de persuasion, d'intégration de la conjoncture comme confirmation du « Grand récit », de dispositif identitaire, de palladium censé rendre invulnérable aux mensonges de l'idéologie bourgeoise et de conservatoire mémoriel militant. Récit argumenté, disais-je, inlassablement reconduit, parcourant les horizons du passé, du présent, de l'avenir avec l'émancipation toujours « imminente » de la classe exploitée pour horizon. Répertoire d'images, d'*exempla*, d'arguments, de mots d'ordre destinés à donner *sens* (signification et direction) aux conflits industriels, aux expériences d'exploitation, aux sentiments de révolte, la propagande socialiste doit être prise en bloc comme cette pratique signifiante inséparable des pratiques de combat et d'organisation et cependant toujours décalée par rapport à celles-ci qui accompagne les faits historiques ainsi nommés « socialisme » et qui, d'une certaine façon, en ce qu'elle est

production récurrente d'une *interprétation globale* de ceux-ci, pourrait être perçue comme l'essentiel du socialisme.

### Conservatoire mémoriel

Dans le présent article, je voudrais aborder un des aspects, une des fonctions remplies par la propagande du «prolétariat conscient et organisé», sa fonction de conservatoire mémoriel, fonction de «commémoration» définie par G. Namer comme «volonté politique de mémoire»<sup>2</sup>. Fiction de réminiscence aussi, si on veut: le récit d'un «tribun» socialiste intime à la masse militante de se souvenir d'un grand mort ou d'un événement passé tel qu'en eux-mêmes la vision de l'histoire révolutionnaire les change; ou encore un rituel glorificateur nécrologique commémore le 18 mars 1871, ou la «Semaine sanglante» de mai 1871, substituant à l'impossible «mémoire ouvrière» une «page épique» figée, intégrée au Grand Récit de l'Émancipation du Prolétariat, récit mobilisateur et édifiant qui contribue à «l'éducation des masses» parce qu'il est montré pourvu de «leçons à tirer» et d'«exemples à méditer». Il contribue aussi à faire persévérer le militant dans son serment, dans l'acceptation du mandat vengeur que lui donnent et les grands apôtres et les martyrs de la Cause:

Le sang des martyrs de 1871 n'a pas été versé en vain...<sup>3</sup>

L'effort héroïque de nos aînés n'a pas été en vain; leurs souffrances n'ont pas été perdues<sup>4</sup>.

On perçoit dans la volonté commémorative socialiste cette angoisse, toujours, qui s'exprime clairement ci-dessus, que le «martyrologe» soit voué à l'oubli, que la «geste révolutionnaire» cesse un jour d'être remémorée et de retremper les énergies des générations nouvelles. Cette angoisse est déviée par ces formules héroïques et allégoriques où le Prolétariat, *justus judex ultionis*, du haut de quelque empyrée, inscrirait en des «Annales révolutionnaires» les noms des plus grands comme des plus humbles, dévoués et obscurs. Tant de misères, de sacrifices au cours de grèves interminables ne sont pas peines perdues si le

Prolétariat est, selon un mythe volontariste, doté d'une mémoire parfaite. Tous les récits d'une grève qui s'achève se terminent par de ces formules qui cherchent à exorciser l'oubli prochain de cette «épopée»: «Quel magnifique exemple donné au Prolétariat et qui restera comme une leçon jamais oubliée...»<sup>5</sup> Le café-concert n'a pas manqué de parodier avec sa plate ironie cette volonté de mémoire, ce panthéon, ce martyrologe, ces monuments de parole dressés par le socialisme aux *memorabilia* de son histoire en marche vers le «Grand Jour»:

Souviens-toi donc des géants d'Quarante-huite  
Qu'étaient plus grands que les ceuss's d'aujourd'hui...<sup>6</sup>

C'est que la mémoire propagandiste n'est pas simplement un «devoir sacré»; elle est une arme dans les luttes. Le militant qui «admire», qui «vénère» les «martyrs de 1871» recueille du récit de leur dévouement un «enseignement précieux» et des «exemples à méditer», ce sont les «leçons du passé».

Les hommes qui luttent, ceux qui pensent, ceux qui travaillent, ceux qui souffrent, ceux qui espèrent sont aussi ceux qui se souviennent.<sup>7</sup>

Cependant, les «Annales révolutionnaires» ne peuvent soutenir que par des artifices rhétoriques cette convention religieuse laïcisée de la mémoire parfaite par quoi le souvenir des jacques, des bagaudes, des camisards, des sans-culotte, des démoc.-socs, des communards serait éternellement remémorable. La mémoire de la propagande socialiste, incapable de s'épuiser en une chronique exhaustive des luttes, des dévouements, des victoires mêmes, ne s'est constituée – comme c'est le cas de tous les systèmes de commémoration civique et identitaire – qu'un sommaire simulacre de grandes dates dont à chaque anniversaire la presse a réactivé le récit et la «leçon» immanente.

«Le souvenir glorieux de la Révolution» de 1789 est, dans la tradition socialiste française, le premier de ces événements que le socialisme doit arracher à l'histoire bourgeoise pour en faire

l'acte originel d'une révolution populaire confisquée par la bourgeoisie.

Il y a de cela plus d'un siècle, – le 14 juillet 1789 – le peuple de Paris prit les armes et s'attaqua à la Bastille, emblème de la tyrannie monarchique.<sup>8</sup>

«Le Peuple a pris la Bastille. Avant... serf. Après...salarié»<sup>9</sup>. Le peuple a été dépossédé de sa victoire par la «nouvelle féodalité» bourgeoise. «La Bastille est toujours debout», chante Jules Jouy sur l'air du *Veau d'Or*. Et Herbel:

À l'oppression séculaire  
Des prêtres, des nobles, des rois,  
Succède dans la nouvelle ère,  
Celle de l'âpre et dur bourgeois.<sup>10</sup>

La mémoire de 1789 est construite sur les thèmes de la «révolution confisquée», «Bastille à démolir» et selon la proportion «Bourgeois de 1789: aristocrates::prolétaires de 1889: bourgeois capitalistes». La Révolution est à refaire et à mener cette fois à son terme.

La révolution de 1789 a été le renversement du clergé et de la noblesse. Eh bien! il faut que l'année 1889 soit l'écrasement complet de la bourgeoisie capitaliste qui a remplacé les blasons des anciens régimes par le veau d'or de la cupidité.<sup>11</sup>

Puisque la bourgeoisie républicaine opportuniste n'est plus chaude, décidément, pour raviver le culte des «Géants de quatre-vingt-treize», le socialisme lui arrache le flambeau: «93 a été le point culminant de la Révolution française, ce préliminaire indispensable de la prochaine révolution.»<sup>12</sup>

La mémoire militante remonte encore, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à 1848, au peuple glorieux de février, au peuple martyrisé de juin<sup>13</sup>. La volonté de commémoration, le raidissement contre tout oubli impie est cependant essentiellement centré dans la propagande – et, comme nous le verrons plus loin, dans les rituels et cérémonies que le mouvement ouvrier très tôt canonise

– sur le souvenir de 1871. Chaque année aux alentours du 18 mars, une mobilisation commémorative, des liturgies minutieuses se célèbrent dans les journaux. Tous, jusqu'au Front populaire, se doivent de sortir le 18 mars un numéro spécial, plus abondant, mieux illustré qu'on ne le fait d'ordinaire, pour rappeler au peuple ce «grand acte révolutionnaire» et les exploits de ses héros et martyrs. Les haines, les «immondes calomnies» que le monde bourgeois ne se lasse pas de vouer aux hommes et aux femmes de mars 1871 renforcent la volonté de vénérer la révolution communaliste et de vouer à l'indignation des militants et des travailleurs émancipés de l'avenir «cette horrible et sauvage répression» qui fut le crime des Versaillais, «crime de lèse-humanité», «crime de lèse-nation»<sup>14</sup>. La Commune restera pour le mouvement révolutionnaire le seul «grand et sublime modèle»<sup>15</sup> – la commémoration demeure inséparable de cette utilité pédagogique qui égalise les défaites et les victoires passées. L'Histoire, autre arbitre transcendant invoqué dans la propagande pour justifier (au sens quasiment religieux) les actions passées et présentes, est appelée à venir garantir la pérennité du souvenir ineffaçable dont chaque militant n'est qu'un relais:

Le flambeau de l'histoire a déjà marqué en traits ineffaçables  
l'épopée révolutionnaire de 1871.<sup>16</sup>

Malgré cette certitude affirmée d'une inscription de la révolution communarde dans une transcendance étrangère à l'ordre humain de l'oubli, les militants socialistes n'ont pas seulement à se remémorer mais à revivre émotionnellement (et fictivement) cet acte révolutionnaire fondateur:

Tous les ans, la date du 18 mars provoque dans le prolétariat  
le souvenir glorieux et pénible d'une page d'histoire  
inoublable.<sup>17</sup>

La propagande ne se borne pas à re-narrer inlassablement; elle redit aussi qu'il *faut* se souvenir et motive ce mot d'ordre par l'utilité de ces luttes passées comme modèles, comme inspirations en vue de la Lutte finale:

L'évocation de ces souvenirs déjà lointains nous fait apparaître la date anniversaire du 18 mars 1871 comme celle d'un mouvement vraiment grandiose dont le prolétariat se doit de garder la mémoire parce qu'il fut comme le prélude de sa prochaine prise de possession du pouvoir économique et politique et qu'il est de nature à l'inspirer au moment où il devra assumer les responsabilités et prendre les décisions suprêmes.<sup>18</sup>

D'avril à mai, le pathos de la commémoration va du triomphe farouche et digne à la douleur et à la haine vengeresse qui accueille le 26 mai, anniversaire de la «Semaine sanglante» où le prolétariat honore «ses morts glorieux». Cette date est, à l'égal du 1<sup>er</sup> mai (commémoratif à l'origine, mais devenu calendaire et festif), le plus intense moment de l'année socialiste. Bordées de noir, les pages des journaux socialistes rappellent à l'admiration l'héroïsme des communards et à l'exécration, le souvenir de Thiers et des massacreurs. La chanson militante jusqu'en 1890, a été presque tout entière vouée à chanter la rouge Commune. Eug. Pottier, Jean-Baptiste Clement, Jules Jouy, Clovis Hugues:

Mais non tu n'es pas morte, non!  
 Pour déraciner le vieux monde,  
 Nous n'avons qu'à jeter ton nom  
 À l'énorme foule qui gronde.<sup>19</sup>

On sait la fortune singulière du «Temps des cerises» de Jean-Baptiste Clement, cette rengaine élégiaque censée composée en mai 1871, où le peuple a cru entendre, dissimulé sous le texte amoureux, l'écho des luttes et du massacre<sup>20</sup>. La musique du «Temps des cerises» a servi plus d'une fois pour thématiser directement le souvenir du 1871 confondu avec la prédiction menaçante de la Révolution qui viendra venger le sang des Fédérés. Dans une chanson de Jules Jouy vers 1888:

Vous regretterez le temps des cerises  
 Quand – pauvres sans pain et riches gavés –  
 Nous serons aux prises.

Les Drapeaux de Mars flotteront aux brises,  
 Les drapeaux vermeils sur qui vous bavez.  
 Vous regretterez le temps des cerises  
 Quand viendra le Peuple en haut des pavés.<sup>21</sup>

Dans la période d'organisation des Partis ouvriers avec l'unification de 1905, quelques autres souvenirs, presque des souvenirs-écrans, viennent tenir la place d'une impossible chronique de l'exploitation et des luttes. La défenestration de l'Ingénieur Watrin à Decazeville (1886) est un de ces moments farouches, mémorable surtout pour les anars qui prônent l'action directe et les «watrinades».

C'est en réalité le Massacre de *Fourmies* (1<sup>er</sup> mai 1891) qui est le grand moment, substitut unique de toutes les luttes et de tous les épisodes répressifs, source inépuisable de haine contre les bourgeois, le militarisme, la violence nue d'une République asservie au Capital. Le massacre de Fourmies, lors de la deuxième commémoration du Premier mai, «fête du travail» comme l'avait baptisée Guesde, *confirme* tout ce que la propagande ouvrière savait et disait: que la République est aux ordres du capitalisme, que le capitalisme est barbare et meurtrier, qu'entre lui et le prolétariat il y a un fleuve de sang. Ainsi, les événements qui forment la mémoire militante ne sont des événements que parce qu'ils sont *d'avance écrits*, prévus dans la doctrine, parce que le réel dans son horreur confirme, illustre la science de l'histoire en dessillant les yeux à ceux qui parlent encore de paix sociale, d'alliance républicaine, d'entente des classes... Une mémoire militante est tentée d'utiliser l'événement comme *adequatio rei et intellectus*, d'utiliser ses martyrs pour confirmer la doctrine qui n'apparaît jamais aussi vraie que parce que, – immuable –, elle a déjà tout prévu. Le Massacre de Fourmies illustre inoubliablement et «graphiquement» le contraste entre la généreuse innocence du peuple et une armée d'assassins protectrice du Capital. C'est ce qui dit la chanson d'E. Pedron qui fit longtemps couler des larmes de haine:

Premier mai, date immortelle,  
 C'est la fête universelle:

Flotte au vent, rouge drapeau!  
 Les peuples n'ont plus de haine;  
 Ils disent, brisons nos chaînes  
 C'est huit heures qu'il nous faut. [...]

Quelle scène de carnage  
 Le drapeau dans le sang nage.  
 À côté de Giloteau,  
 On voit l'enfant et la mère  
 Dont le sang rougit la terre:  
 On voit Maria Blondeau [...]

C'est justice qu'il nous faut!<sup>22</sup>

Le récit annuel, sanglant, détaillé de Fourmies (comme si les noms, les détails prémunissaient contre l'oubli) revient dans la presse socialiste jusqu'à la Grande guerre. La fête du travail, qui commémorait à l'origine le «meurtre légal» des «martyrs de Chicago» (1886), a reçu le baptême du sang et la honte éternelle ternit les actes du 145<sup>e</sup> de ligne.

Dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle, des catastrophes industrielles nouvelles, d'autres massacres de manifestants viennent ajouter des dates fraîches au calendrier martyrologique du socialisme: Courrière, la Martinique, Châlons, Narbonne, Raon-l'Étape, Draveil, Villeneuve-St-Georges... Tous les ans le 10 mars, les mineurs du Nord se souviennent de la catastrophe de Courrière qui a enlevé la vie à 1 200 travailleurs. Lors des troubles viticoles du Languedoc en juin 1907, le «crosse en l'air» du 17<sup>e</sup> de ligne est salué comme «le plus grand fait social qui se soit produit depuis trente ans»<sup>23</sup>. Une fameuse chanson de Montéhus perpétuera loin dans notre siècle, connue de tous les militants, le souvenir de ces «braves soldats» qui ont choisi la sédition plutôt que de tirer sur le peuple.

### **Martyrs, apôtres et lutteurs**

La mémoire socialiste n'est pas seulement chargée de dates à commémorer, elle se veut aussi un «martyrologe» (l'emploi bien attesté de ce mot illustre l'intégration au lexique socialiste de ces catachrèses d'origine religieuse, – «bonne parole», «convertir»,

«foi», «militar», «apostasie», etc... – mots dont le socialisme s'empare pour les appliquer enfin au sens propre et rationnel). Sans cesse l'actualité des luttes apporte «encore des cadavres ouvriers à inscrire dans le long martyrologe prolétarien»<sup>24</sup>. Avec un pathos qu'elle veut héroïque, la propagande réaffirme que «le sang des victimes» est semence des héros, qu'il «fertilisera le sillon où bientôt germera la moisson rouge»<sup>25</sup>. Le culte des martyrs, lui aussi, est tenu pour fécond dans l'attente de la Révolution fatale, imminente et nécessaire. «La bourgeoisie implacable» a besoin du «sang ouvrier pour maintenir sa domination»<sup>26</sup>, le socialisme a également besoin de ce sang puisque les martyrs témoignent de la justesse de la cause.

Le mouvement ouvrier dès qu'il s'est constitué, a mis en place le personnel de son panthéon, galerie de morts et de vivants, – «précurseurs», «apôtres», «héros», «martyrs», «luteurs» et «tribuns» – par quoi le mouvement occupait symboliquement le passé et le présent, se donnait des repères et des visages, des modèles et des porte-drapeau. L'établissement de ce martyrologe et cette distribution de rôles épiques font nécessairement partie de l'institution d'une contre-société et de son contre-discours. La nécrologie s'institue comme un sous-genre fonctionnel du système propagandiste. Le culte des morts – «mômeries religieuses», «culte de la charogne» grommellent les anarchistes –, est à l'honneur dans les partis ouvriers collectivistes. La notice nécrologique est l'occasion de tracer le portrait physique et moral, de tirer un exemple édifiant des faits héroïques ou pathétiques de la vie militante du disparu. Ce disparu peut n'être qu'un obscur et «dévoué militant» qui «a partagé toutes les espérances et toutes les colères du prolétariat». Ou bien, ce sera, porté au pinacle, un des «martyrs de l'Idée socialiste», «un apôtre» dont «la vie a été consacrée tout entière à la cause de l'émancipation, etc.»

La topique nécrologique se fige d'emblée et sa phraséologie également. Les socialistes qui meurent «lèguent» aux masses un exemple sublime, celui du «don de sa personne», du sacrifice fait de sa vie à la classe ouvrière en lutte.

Félix Pyat est mort [1889]. Le grand révolutionnaire est tombé en pleine lutte, au milieu de la bataille, mort pour le peuple, mort pour cette plèbe à qui il a consacré sa vie.<sup>27</sup>

Toute l'existence de Pyat peut se résumer en deux mots: *Apôtre, Martyr*, (...) grand combattant de l'idée, soldat héroïque de la *République sociale*.<sup>28</sup>

Une séquence d'épithètes figurent la logique d'une vie consumée, sacrifiée et offerte alors en exemple impérissable: «dévoué» («d'un dévouement sans borne»), «vaillant», «inlassable», «vieux lutteur», «mort à la peine»<sup>29</sup>. Identifié à la Cause, à l'Idée, l'«apôtre» mort exige des survivants un culte d'autant plus total qu'il n'a rien obtenu et tout donné:

S'il est un homme qui mérite d'occuper une grande place dans les annales du Prolétariat, c'est le citoyen Joffrin, mort à la peine et dont toute la vie n'a été que dévouement, luttés et sacrifices pour la cause des déshérités et des martyrs de l'organisation sociale.<sup>30</sup>

[J. Joffrin meurt en septembre 1890].

La nécrologie du leader se clôt nécessairement par l'exigence, l'intimation d'avoir à se souvenir, premier devoir du militant: ... «un souvenir ineffaçable de l'absolue honnêteté, du dévouement admirable, de la rare loyauté de ce brave camarade»<sup>31</sup>. À cette exigence, se joint le topos «viril» si fréquent: ne le pleurons pas cependant, imitons son exemple.

Que les cœurs fortement trempés ne se découragent point. Nous pleurons Joffrin, mais son exemple soutiendra nos courages...<sup>32</sup>

Au tournant du siècle, le socialisme français voue les cultes les plus ardents à deux «grands révolutionnaires», Auguste Blanqui et Karl Marx. Leur culte unit dans la même communion tous les militants bien au-delà des seuls «blanquistes» ou «marxistes». «Apôtre», «martyr», «une des plus pures gloires de la Révolution», Blanqui lègue aux militants un nom à l'efficace presque mystique, un souvenir qui raffermirait les cœurs

et trempe les énergies. La mémoire socialiste n'est jamais contemplative ou nostalgique mais roborative et vengeresse.

Salut Blanqui, toi dont le nom seul prononcé dans une foule, suffit pour faire passer dans toutes les poitrines le frisson haletant des fièvres de révoltes et d'émeutes!<sup>33</sup>

Dans le socialisme unifié, Marx, «initiateur du socialisme scientifique», «le plus puissant esprit de son temps» est constitué comme celui à qui le prolétariat doit d'avoir reçu la «science», le donateur du trésor, du talisman qui rend le socialisme invulnérable aux calomnies bourgeoises. «L'œuvre de Marx reste comme un trésor pour la classe ouvrière en marche vers l'émancipation»<sup>34</sup>. «Telle est l'œuvre de Marx. Elle a animé et inspiré l'action du prolétariat international. Elle a résisté victorieusement aux critiques des économistes et des politiciens bourgeois»<sup>35</sup>. Cette œuvre de Marx, que le socialisme français a si peu étudiée et diffusée, est encensée rituellement une fois l'an, le 14 mars, anniversaire de la mort de l'auteur du *Capital*. Il suffit de répéter, dans chaque numéro commémoratif, que Marx «a fait passer le socialisme de l'utopie à la science», que chez ce grand révolutionnaire «la théorie et l'action s'unissaient étroitement», que «la critique de Marx est devenue une puissance qui, par le socialisme international, continue et continuera d'agir et de se propager dans le monde»<sup>36</sup>. Le prolétariat, agent collectif unique de l'évolution historique, occupant à la fois le passé, le présent et l'avenir, emporte ses morts avec lui; la masse socialiste est guidée par ces «grands révolutionnaires» défunts, le socialisme s'est incarné en eux et la commémoration de leurs doctrines et de leurs actes fait de ceux-ci l'incarnation d'une Idée transcendante. La mémoire propagandiste ne se tourne pas vers un passé révolu, elle ne pleure jamais des sacrifices vains; quand elle évoque des dévouements «obscur», ces dévouements sont comptabilisés dans un bilan global où rien ne se perd ni ne se dévalue, où tout sacrifice s'additionne pour conduire à la Révolution. Le socialisme «révolutionnaire» – toujours déjà révolutionnaire et dont la valeur dans l'histoire est mesurée à cette fatalité

prochaine – ne veut pas traîner un passé qui soit révolu, dépassé. Son exigence de mémoire «ineffaçable» est liée à la représentation d'une immanence active, éducative, inspiratrice, de tout son passé déjà absorbé par le sens que lui confèrera l'avenir, c'est-à-dire l'avènement de la «Sociale». C'est pourquoi dès les années de l'après-Commune, on peut sentir que ce que la propagande dit des vivants, des chefs révolutionnaires, des lutteurs, des tribuns se met à requérir la même révérence hyperbolique, les mêmes épithètes épiques, le même culte anthume. Jules Guesde, à l'instar des apôtres disparus, «a mis toute sa vie au service du socialisme»<sup>37</sup>, il est «le plus haut tribun de la classe ouvrière»<sup>38</sup>, «l'infatigable lutteur de la classe prolétarienne»<sup>39</sup>. Si l'on voulait rechercher quelle logique historique a mis en place le «culte de la personnalité» du leader sacrificiel, c'est en étudiant la très délibérée transfiguration par ses partisans de Jules Guesde, «principal disciple et continuateur de Karl Marx» en une allégorie du «socialisme fait homme»<sup>40</sup> qu'on trouverait le plus de données, celles qui permettraient de comprendre une certaine fatalité du processus.

### Ennemis et renégats

Si le socialisme veut avoir la mémoire longue, c'est aussi pour garder la rancune vivace et la haine inextinguible à l'égard des ennemis et des traîtres. À soixante ans de recul, ceux qui se sont opposés au mouvement ouvrier de 1848 sont toujours «livrés au mépris» de la masse militante pour laquelle peut-être leur nom même ne signifiait plus rien. Certains républicains veulent apposer une plaque sur la maison qu'habita Ledru-Rollin. Certes, celui-ci a joué un rôle dans le mouvement démocratique, mais *L'Humanité* n'a pas oublié:

Nous ne pouvons pas oublier que [...] c'est sa peur du socialisme qui le jeta, à la veille du 16 avril 1848, du côté de Lamartine et paralysa ainsi l'élan socialiste de la Révolution.<sup>41</sup>

Puisqu'il faut que l'ennemi bourgeois s'incarne en une figure odieuse, c'est Adolphe Thiers, «le hideux vieillard au visage de hyène», «le monstre sanguinaire», le «vampire à tête humaine», qui dans le mémorial socialiste jouera ce rôle<sup>42</sup>. Sans se lasser, la presse militante invite à «flétrir une fois encore la mémoire du plus lâche assassin de la Commune, Thiers...»<sup>43</sup>. D'autres figures de la répression bourgeoise viendront s'ajouter au pilori: Constans, «l'assassin de Fourmies», Clemenceau, «l'ogre de la place Beauvau», «l'homme à la tête de mort» (cette antonomase surtout a été collée à l'«assassin» de Raon-l'Étape et de Draveil).

Quant aux renégats, à ceux qui «sont allés tendre la main à la bourgeoisie», à la «tourbe immonde» des traîtres, des félons, des Judas dont la liste s'allonge très vite, la propagande a pour eux et pour leurs vilenies, leurs «menées scélérates» une haine inoubliable. On ne peut laisser en paix ceux qui ont une fois trahi la Cause du peuple. Tel les Furies mythologiques, le discours militant les poursuit inlassablement. Dans la polémique haineuse qui oppose en permanence les différentes «sectes», les fractions du socialisme ne cesseront de découvrir des coupables de «menées antisocialistes» dans les rangs mêmes de leurs adversaires. Pendant de nombreuses années, c'est pourtant Briand, l'ex-propagateur de la Grève générale devenu ministre bourgeois, qui a incarné pour des générations ouvrières la figure du «renégat», «abcès purulent qui attend l'opération chirurgicale pour écouler son pus dangereux»<sup>44</sup>.

### **Cérémonies et rituels**

La mémoire collective ou, comme nous l'avons dit, la commémoration comme simulacre d'un souvenir fictif et d'une communion illusoire des morts et des vivants ne peut se suffire de brochures et de discours. Il lui faut aussi la liturgie, le cérémonial, – quand bien même ces rituels collectifs sont accompagnés toujours de longs discours chargés de fixer le sens des gestes symboliques. Peu d'études et globalement insuffisantes sur ces multiples cérémonies du socialisme qui se sont ritualisées sur plus d'un siècle, du banquet au défilé, au pèlerinage au Mur, au congrès, – de la fête à l'émeute – et qui

ont formé un dispositif de communion pathétique et d'immersion dans la solidarité militante dont la dynamique psychosociale mériterait bien une herméneutique historique.

La commémoration est une des fonctions principales (mais conjointe à d'autres: identitaire, «solidariste», votive, sermentaire) du rituel socialiste. La masse visible des vivants, se donne à elle-même le spectacle de sa résolution, de sa force, de son unité, de sa «discipline», – chacun étant spectateur et acteur – et vient rendre hommage à ses morts et faire du souvenir, de l'émotion méditative et admirative une «manifestation» où la foule commémorante garantit chaque participant contre le doute, l'oubli ou l'indifférence. Le principal horizon temporel rétrospectif du socialisme est 1871. La proclamation de la Commune le 18 mars est l'occasion de banquets, de punchs, d'auditions de «chants et poésies socialistes», de concerts, de bals, – toutes activités censées «resserrer les liens qui unissent les travailleurs», cérémonies qui s'achèvent sur l'acte manifestaire minimal, les cris collectifs:

À minuit, on s'est séparé, après le chant de la Carmagnole [...], aux cris de: «Vive le parti ouvrier! Vive la Commune! À bas Boulanger!»<sup>45</sup>

Il faudrait décrire dans ce type de cérémonie la double représentation unanimiste du souvenir inscrite dans l'hysteresis de la foule et dans la semiosis de la «décoration de la salle» (trophées, draperies, drapeaux rouges, banderoles à slogans, portraits). Si sommaires que soient les sacramentaux socialistes (églantine ou autre fleur rouge à la boutonnière; drapeaux rouges en décoration), ils suffisent indéfiniment à objectiver l'identité commémorative et émotive du groupe.

Le 26 mai, tous les partis socialistes font pèlerinage au Mur des Fédérés, au Père-Lachaise, manifestant ainsi au vu du peuple entier le «besoin de se retremper au souvenir des martyrs anonymes qui, stoïques, semèrent leurs cadavres à travers les rues de la Cité vaincue»<sup>46</sup>. «Lieu de mémoire» par excellence au sens que Pierre Nora donne à cette expression, le Mur des Fédérés attire une foule énorme, où tout le socialisme, le syndicalisme, est *représenté* par des délégations, porteuses de

leurs drapeaux et de leurs couronnes écarlates. «Manifestation grandiose, imposante», dira la presse socialiste le lendemain, qui se doit de conter en détail tout le déroulement d'une cérémonie dont le militant connaît pourtant d'avance les moindres aspects.

Le socialisme au tournant de ce siècle et jusqu'au Front populaire, pour des raisons qui tiennent banalement à la répression policière continuelle, ne peut sans difficulté occuper pacifiquement la voie publique. Il ne trouve la possibilité de commémorer collectivement et sans intention batailleuse que dans les cimetières. La tombe de Blanqui est le but d'un autre pèlerinage annuel, le 2 janvier. Quant au 1<sup>er</sup> mai, on ne peut oublier qu'il fut d'abord commémoratif du «meurtre légal» des «Martyrs de Chicago», et que d'année en année, chaque Fête du travail fut l'occasion de se souvenir des épisodes épiques ou tragiques des Premier-mai antérieurs. Le premier Premier-mai, celui de 1890, qui fut en fait un demi-échec héroïque, deviendra bientôt à son tour un «objet de mémoire» enjolivé, dont les acteurs vieillissent croient se souvenir en le mythifiant: «...l'effarement du Premier Mai 1890 qui vidait les boulevards, fermait les boutiques et provoquait aussi bien dans les Chambres que chez le gouvernement les apprêts de répression les plus terribles»<sup>47</sup>.

La fonction mémorielle de la propagande socialiste doit se comprendre comme une fiction discursive, contrepartie ou antidote à l'immense et fatal oubli où s'engloutissent les souffrances et les luttes des classes exploitées. Les épisodes commémoratifs de la propagande et des cérémonies socialistes sont un simulacre de mémoire, où la narration épique, le pathos, les serments viennent renforcer d'un additif rhétorique l'inerte diégèse qui recueille quelques dates et quelques noms. Cette mémoire propagandiste n'a pas pour fonction ultime de faire se remémorer, fût-ce illusoirement, les foules. Son idéologème est celui d'une mémoire «virile» (stoïque et énergique) qui refuse au souvenir douloureux d'être passivité, perte de tonus, affection «passive» de l'âme. La mémoire des morts, des défaites, des holocaustes est utile au militantisme dans l'ordre émotionnel et

dans l'ordre cognitif. Cette mémoire inspire la volonté d'agir, de partager la gloire, de venger. La propagande aboutit à des formules promissives, sermentaires: nous vous vengerons, nous imiterons votre exemple, nous en faisons profession, honte à qui se parjurerait. Dans l'ordre cognitif, on l'a vu, le socialisme ne se souvient que pour trouver des «enseignements» et des «exemples», – pour effacer spontanément les échecs, les ambiguïtés, les compromissions, les reculades qui ne s'enseignent pas. Mémoire à peine discursive, elle peut se réduire à n'être qu'un mot – «la Commune», «Blanqui» –, si ce mot suffit à faire gronder les foules. L'oubli est doublement nié et c'est la fonction même du commémoratif de réimposer cette dénégation. Par là, la fonction commémorative rejoint les fonctions persuasive et mobilisante: le passé du socialisme comme le présent du militant n'ont de sens que par un Avenir révolutionnaire qui les transfigurera une fois pour toutes.

- 1 Outre de nombreux articles, on verra *Topographie du socialisme français*, Montréal, Discours social, 1991 et *L'Utopie collectiviste, le Grand récit socialiste chez les idéologues de la deuxième Internationale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993 [Sous presse].
- 2 G. Namer, *La Commémoration en France*, s.l., Papyrus, 1983, p. 5.
- 3 *Le Combat* (Tours, SFIO), 21 mars 1908, p. 1.
- 4 Jaurès, *L'Humanité*, 18 mars 1907, p. 2.
- 5 Dr. Meslier, *Le Combat* (Allier), 20 janvier 1907, p. 1, sur la grève de Fougères.
- 6 Chanson de Macnab, «Le grand métingue du Métropolitain», composée en 1889; voir Marc Angenot, *Le Café-concert: archéologie d'une industrie culturelle*, Montréal, CIADEST, 1991.
- 7 *La Guerre sociale*, 11–17 mars 1908, p. 1.
- 8 G. Defnet, *Le Peuple* (Bruxelles, POB), 15 juillet 1890, p. 1.
- 9 *Almanach de la République sociale*, 1908, p. 9.
- 10 Chanson de Jules Jouy, *Le Parti ouvrier*, 14 juillet 1889, p. 1 et d'Herbel, *ibid.*, 16 juillet 1890, p. 1.
- 11 *Le Cri du Peuple*, 2 février 1889, p. 4.
- 12 *Le «93»*, 21 avril 1889, p. 1.
- 13 Voir par exemple une brochure de la FTSP, signée de Victor Marouck, *Juin 1848*, Paris, Parti ouvrier [1889].

- 14 *Le Progrès social* (communaliste), 5 janvier 1889, p. 1.
- 15 L. Michaux, *Le Réveil du Peuple* (POSR), 16 mars 1890, p. 1.
- 16 *Le Combat* (Allier, SFIO), 18 mars 1906, p. 1.
- 17 *Ibid.*, 18 mars 1906, p. 1.
- 18 J. Allemane, *L'Égalitaire*, 18 mars 1908, p. 1. Voir aussi *le Cri des Travailleurs*, 17 mars 1907, p. 1, les actes de la Commune sont une esquisse de la révolution de demain.
- 19 Clovis Hugues, «Salut à la Commune!», republ. par *Le Semeur*, 19 mars 1908, p. 1. Voir, de Pottier, «La Commune a passé par là» et «Tu ne sais donc rien!».
- 20 Il est confirmé que la chanson était composée en 1866 mais J.B. Clément y a ajouté une dédicace «À la vaillante citoyenne Louise» en 1871, d'où la confusion probablement.
- 21 *La Question sociale* (Bordeaux), 21 décembre 1890.
- 22 Voir par exemple *La Tribune socialiste*, 28 avril 1907, p. 1, «Mai sanglant».
- 23 Manifeste des députés de la SFIO, juin 1906.
- 24 *L'Action syndicale* (Sens, CGT), 14 juin 1908, p. 1.
- 25 Dr. L. Thivrier, *Le Combat* (Allier), 21 juin 1908.
- 26 P. Constans, *Le Combat* (Allier), 21 juin 1908.
- 27 *La Voix du Peuple* (Marseille), 11 août 1889, p. 1.
- 28 *Le Socialiste des Cévennes*, 18 août 1889, p. 1.
- 29 *Le Midi social* (sur Félix Pyat), 11 août 1889, p. 1.
- 30 J.B. Clément, *Jules Joffrin*, Charleville, Colin, 1890, p. 1.
- 31 *L'Humanité*, 6 mars 1907, p. 1. (Sur Paul Trapp.)
- 32 E. Picau, *Le Prolétariat*, 20 septembre 1890, p. 1.
- 33 J. Roques, *L'Égalité*, 3 janvier 1890, p. 1.
- 34 Bracke, *Le Socialiste*, 8 mars 1908, p. 2.
- 35 L. Révelin, *Le Combat*, no 236 (12 avril 1908).
- 36 *Ibid.*
- 37 *Le Travailleur* (Lille, SFIO), 22 février 1908, p. 1.
- 38 *Le Peuple picard*, 6 juillet 1890, p. 1.
- 39 S. Dereure, *Le Socialiste* (Marseille), 21 septembre 1889, p. 1.
- 40 *Jules Guesde, le socialisme fait homme* est le titre de la biographie que lui consacra Compère-Morel (1937).
- 41 2 février 1908, p. 1.

- 42 *Le Prolétariat*, 15 mars 1890; *Le Coup de feu*, 17 mars 1889, p. 273; *Ibid.*, p. 275;
- 43 *L'Égalité*, 27 mai 1889, p. 1.
- 44 *Le Parti ouvrier*, «Dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement», 22 mars 1889.
- 45 *Le Parti ouvrier*, «Dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement», 22 mars 1889.
- 46 *Le Prolétariat*, 25 mai 1890, p. 1.
- 47 Voir Paul Lafargue, «Le 1<sup>er</sup> mai 1890», *Le Socialisme*, 3 mai 1908, Suppl<sup>t</sup>., p. 3. Ici nous citons Bracke, *L'Humanité*, 2 mai 1908, p. 1.